

# Apprendre à se mettre en mouvement

Transmettre une pratique immersive d'une citoyenneté sociale

**Sommaire ?  
Vous y êtes.**

## Remerciements

Je remercie mes camarades de classe, qui ont été les premiers répondre à mes doutes, et à confirmer mes intuitions. J'applaudis mon équipe de Séminaire et celle du groupe « Autonomie locale » pour avoir inauguré la toute première conférence à la sueur d'étudiant et à la siure de bois. La Grosse Grange, terre d'accueil, a su être chaleureuse et propice à la mutualisation des ressources aussi bien intellectuelles qu'alimentaires.

Je ne pourrais faire l'économie de remerciement envers les différents outils qui m'ont accompagné dans la réalisation de mon travail de réflexion. L'outil internet, ainsi que son moteur de recherche StartPage et GoogleScholar m'ont permis d'étendre mes recherches à celles d'experts et de penseurs, tant contemporains qu'anciens. Pour avoir organisé ma pensée, je remercie l'éditeur de texte Scrivener et regrette de n'avoir pu profiter de l'intérêt de Docear pour visualiser l'ensemble de mes lectures, et pouvoir manipuler toutes mes notes.

Je remercie l'équipe pédagogique, plus particulièrement à mon directeur de mémoire, Nicolas Couturier et à mon second lecteur, Jean Claude Gross, de m'avoir permis de mener mon bout de chemin dans les champs de la recherche du Design. J'apprécie notamment la porosité du cadre d'étude, développant ainsi ma méthode de travail.

Je ne remercierai jamais assez ma famille, pour m'avoir apporté le nécessaire soutien et stabilité. C'est avec la plus profonde gratitude que je les remercie de m'avoir permis d'atteindre un haut niveau d'étude.

## Transmettre la citoyenneté qui manque

- De l'économie du partage à l'économie sociale et solidaire
- La construction de l'engagement du jeune

## Comment être soi-même pour la société ?

- Une relation complexe à soi-même
  - Du sujet au projet
- Faire projet ensemble

## La pratique de la citoyenneté en France

## Pour accompagner l'apprentissage tout au large de la vie

- How to design assesment ?
- La narration comme moyen d'évaluation

## Annexe : l'apprentissage par l'immersion

- les Climate Games
- Le Kotéba

# Apprendre à se mettre en mouvement

## Transmettre une pratique immersive d'une citoyenneté sociale

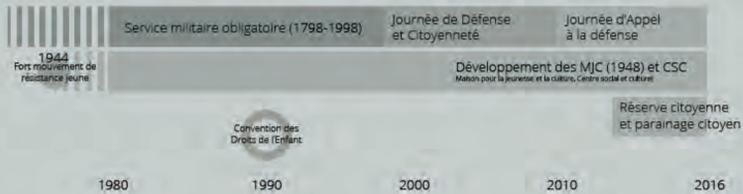
Si aujourd'hui les jeunes sont capables de comprendre l'intérêt général et d'agir en conséquence, leur reconnaissance est encore récente. Avant la fin du Moyen Âge, il était admis que les jeunes étaient la propriété du père jusqu'à l'âge de devenir des individus à part entière. Seulement alors, ils pouvaient être responsabilisés et être prêts à s'engager. À partir du Siècle des Lumières, le jeune représentait l'avenir et la prospérité de la société et c'est pourquoi il fallait le protéger des influences immorales, en attendant qu'ils soient prêts à affronter le monde extérieur. Aujourd'hui, l'éducation a fortement évolué et place désormais le jeune sur l'échiquier du développement de la société. Grâce à la Convention des Nations unies aux Droits de l'Enfant (1990),

« Les jeunes doivent être admis comme participants actifs pour tous les sujets concernant leur vie et doivent être libres d'exprimer leur opinion sur toute question les intéressant. Ils ont le droit d'être entendus et pris au sérieux. » (Adapté de «Young People Changing in Societies»)

Mais certaines causes freinent encore le plein engagement des jeunes, comme les préjugés des adultes, des barrières légales ou structurelles, ou encore le manque de confiance. L'engagement des jeunes est une cause qui demande encore d'être débattue et reconnue.

Il faut donner l'occasion aux jeunes de comprendre la société, et la manière dont ils en font partie. Sinon, le risque est de ne pas développer pleinement leur rôle de citoyens actifs et responsables. C'est l'épanouissement des jeunes et de la société qui est en jeu. Pour se construire, les jeunes sont prêts à s'impliquer à chercher leur place parmi les autres. Pour les inscrire dans une participation active, il faut les outils et les cadres pour les encourager à apprendre et à vivre. Si nous considérons aujourd'hui les jeunes comme sujet de droit, quelles sont les conditions pour permettre leur exercice ?

### Programmes officiels pour le développement de la citoyenneté dans l'éducation des jeunes



La civilité puérile et honnête / expliquée par l'oncle Eugène ; et illustrée par M. B. de Monvel, Édition E. Plon, Nourrit (Paris), 1887, monographie couleurs imprimée en 47 pages.

Qui de l'œuf ou de la poule ? Dans la société française, l'histoire de l'éducation a longtemps été écrite d'une main paternaliste et d'une autorité traditionnelle et protectrice. L'école était alors perçue comme une « école-caserne », structure verticale, où le jeune était protégé d'engager toute responsabilité. Pour éclairer la situation actuelle, un regard doit être porté sur le passé de l'engagement citoyen. Depuis que les villes ont émergé le travail constitue le principal espace de socialisation et d'intérêt commun. À partir de 1791, les regroupements sociaux sont proscrits par la loi Le Chapelier en 1791 qui interdit la corporation et les manifestations. Les pratiques de regroupements se font alors dans l'illégalité, sans réelle structure durable. C'est seulement en 1845 que les coopératives ouvrières émergent et deviennent légales grâce à la loi de 1867, sur les sociétés coopératives à capital variable. Mais le peuple garde l'habitude de s'engager dans l'ombre, sans légitimité. Cela prend la forme contestataire de la grève, la pétition, l'appel à la foule. Dans l'imaginaire collectif, l'engagement citoyen est celui qui agit dans la méfiance, presque réactionnaire, où l'institution est opposée et répressive. Aujourd'hui, s'engager rime aisément avec militer, et de nos jours, ces actions excluent davantage qu'elles n'incluent.

À cela s'ajoute actuellement une crise des valeurs collectives. En réponse, nous observons, de toutes parts de multiples postures, qu'elles soient résignées ou actives. La relation entre les Français et leurs représentants politiques est détériorée. Il y a une insatisfaction grandissante face à des promesses non tenues et des lois non représentatives, les Français vivent dans une réalité encore pleine de contradictions. Depuis 40 ans, les campagnes électorales ne cherchent plus l'adhésion par conviction mais par émotion. Les valeurs collectives fédératrices ne sont plus entretenues. Les politiques décident dans l'immédiateté et deviennent gestionnaires plutôt que porteurs d'une vision. En réaction, de nombreux électeurs ont recours au vote extrémiste nationaliste : ce comportement est poussé par une envie de changer la classe dominante qui nie les problèmes de société. Les dirigeants ne sachant plus donner de vision au pays, c'est par désespoir que les votes deviennent extrémistes. Le paysage de l'engagement citoyen français est déséquilibré, entre une résignation et une réaction virulente, aussi bien dans le vote que dans la mobilisation des individus. Mais des valeurs collectives restent au cœur des préoccupations, comme les libertés individuelles, la laïcité, ou encore l'égalité des sexes[1]. Ces prises de conscience contaminent d'autres enjeux politiques. Quels impacts cela a-t-il dans l'éducation politique et citoyenne des jeunes ? On interrogea la représentation de l'engagement citoyen chez les jeunes et nous nous ciblons sur les conditions du développement de la citoyenneté.

[1] Hervé Gardet, Malika Sorel-Suttor et Jean-Paul Delcroix - Fractures françaises : Comment recoller les morceaux ? Podcast du grain à moudre, France Culture, 7 décembre 2015

La citoyenneté est habituellement comprise dans sa dimension juridique : j'ai des droits et des devoirs qui me permettent d'être un acteur politique et d'être respecté, protégé. Mais la citoyenneté agit bien plus tôt qu'à l'âge de la majorité. Bien avant 18 ans, la citoyenneté sociale se pratique avec ses pairs, et souvent de manière implicite. C'est une période où il joue et mesure les limites des interactions. On le contredira et on l'encouragera dans ces faits et gestes. Ainsi, il explore et saisit les valeurs qui motivent les actions des personnes et des groupes. Autrement dit, ce qui se fait, et ce qui ne se fait pas.

L'éducation dominante fonctionne souvent par une pédagogie de la raison. En inculquant principalement la discipline, les élèves sont contraints dans leurs apprentissages[1]. La promesse faite par l'éducation nationale garantit d'échapper l'échec scolaire par une « bonne » conduite. Mais agiter la raison ne suffit pas : certains échouent, tentent leur seconde chance, d'autres terminent leur scolarité avec un bagage social et personnel insuffisant et d'autres y réussissent. Puisque le système éducatif ne profite pas à tous, nous pouvons l'interroger. L'éducation a d'abord été conçue pour la société, en apprenant aux élèves à échapper à leurs comportements naturels. Pour établir un civisme propice aux interactions sociales, agiter la raison ne suffira pas. Si la citoyenneté se fortifie à l'âge adulte, comment la transmettre aux plus jeunes ? Les outils et les moyens appliqués aux adultes devront s'accompagner d'une dose de pédagogie, et être recontextualisées à l'échelle du jeune.

Lorsqu'il se construit, les premiers outils du jeune sont les mots et la prise de parole, qui sont actuellement révélateurs de pouvoir, différenciant les « capables » et les « incapables ». Ce sont des modes d'expression qui paralysent les jeunes car, n'en maîtrisant pas les codes, cela provoque des maladrotes qui atteignent facilement l'identité en construction des jeunes. En l'absence d'une culture de l'échec, nous observons souvent cette situation embarrassante dans laquelle l'adulte demande au jeune d'émettre une opinion. Face à l'autorité, le jeune, pris à dépourvu, brode une réponse vague, estimant ne pas pouvoir satisfaire les attentes de l'adulte. Cette expérience négative prive le jeune de confiance et l'empêche de développer pleinement. Les jeunes sont alors plus enclins à être influencés par des intérêts extérieurs étrangers. Le sociologue Julien Joanny[2], évoque cela à propos des jeunes de quartiers en « déficit de citoyenneté »[3]. Ils subissent de nombreuses inégalités, toutes liées les unes aux autres, liés à leurs origines non-françaises, issus de milieux populaires, avec une éducation modeste. Ces injustices sont les conséquences d'une société incapable de reconnaître ses individus. Cette désagrégation des individus fait parti de la critique de l'internationales situationniste.

[2] JOANNY Julien, « Quand les jeunes s'insèrent en s'engageant : Apprentissage par le faire et rapport au monde », Revue internationale Ethnographie, numéro 2, Mai 2013 [site : http://ethno.org/numero-2]

[3] CASTEL, La discrimination négative Le déficit de citoyenneté des jeunes de banlieue, éditions EHESS 2006

Le quotidien des jeunes, comme celui des adultes, est tout autant traversé par des enjeux de citoyenneté : lorsqu'ils profitent d'un espace public, lorsqu'ils utilisent les transports en commun, lorsque les parents les protègent, lorsqu'ils commettent une infraction. Mais les jeunes considèrent leurs droits comme « allant de soi », c'est à dire comme des acquis innés dont la valeur reste souvent imperceptible. Pour en prendre conscience, ces droits gagnent à être expliciter, contextualiser, en faisant suivant leur histoire ou en projetant leur futur. En rappelant qu'elles émergent au quotidien, les jeunes s'impliquent de différentes manières et à différents degrés, avec leurs proches, ou à l'échelle du quartier. Ces expériences vécues sont des temps de friction où se négocie enfin la place de chacun.

Selon les jeunes, la société française est l'entité qui les reconnaît le moins comme des êtres responsables. Les jeunes sont prêts à s'engager ou s'engager, mais nombreux d'entre eux considèrent que la société ne leur accorde pas la possibilité[2].

L'environnement est la cause pour laquelle le plus de jeunes sont prêts à s'engager : la confiance des jeunes Français est accordée aux acteurs de proximité et aux citoyens eux-mêmes pour soutenir les projets innovants. Les jeunes ont une volonté de s'engager pour des causes sociétales. Nous pouvons estimer que les jeunes ont une prise de conscience des enjeux sociétaux actuels, comme l'accès à la culture, l'éducation et le respect des droits inaliénables. Aussi la tendance est à l'action citoyenne individuelle et de proximité.

Enfin, nous pouvons remarquer chez les jeunes une prise de conscience de leurs responsabilités et des enjeux contemporains. Les jeunes éprouvent encore de nombreux freins, comme le sentiment de ne pas « être capable de faire changer les choses » (ligne n°9), ou d'être sceptique à l'égard des comportements actuels des jeunes (ligne n° 10). Cette tension actuelle révèle l'urgence d'accompagner ces volontés d'agir au-delà de leur propre représentation. Nous remarquons donc que les jeunes individus savent porter un regard sur leur génération, mais estiment que leurs investissements dépendent de la société (« on ne laisse pas la possibilité aux jeunes d'exercer » ligne n°5). Face à une génération qui se pense, les jeunes prennent aussi conscience de l'ampleur des enjeux collectifs qui de l'agir ensemble. Peut-on alors dire que les jeunes sont une loupe qui amplifie les enjeux qui remuent la société ?

Notre société est orientée vers une scène politique creuse dont les acteurs agissent de manière dissonant. Les jeunes s'en séparent, ou en sont même à contre-courant. On peut alors dire que l'institution ne tient plus son rôle de guide et de formateur. On entend par guide sa capacité à déployer des champs de citoyenneté dans lesquels les jeunes pourront s'engager. Son rôle de formateur lui permettra d'appeler et de canaliser les compétences citoyennes des jeunes. Cela se traduit par la multiplication d'exercices politiques, complémentaires les uns aux autres. La transition citoyenne ne consistera pas à mettre au « goût du jour » l'action citoyenne, en usant uniquement des codes « jeunes ». Les jeunes introduiront de nouvelles formes qui redéfiniront la motivation de nos interactions sociales.

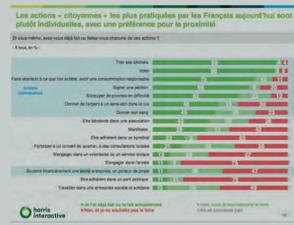
Guy Debord, considère que notre société impose des expériences qui nous individualisent :

« Cette société tend à atomiser les gens en consommateurs isolés, à interdire la communication. La vie quotidienne est ainsi vie privée, domaine de la séparation et du spectacle. »[4].

Les jeunes, non reconnus par les acteurs dominants, ne peuvent se considérer comme capables de se construire. Axel Honneth révèle aussi que des formes d'organisation économico-politiques interdisent des formes de « reconnaissance entre pairs »[5]. Ce philosophe considère la redistribution des biens communs[6] comme un levier de reconnaissance mutuelle. Les biens communs sont inégalement distribués au sein de la société et ils provoquent, de fait, l'émergence d'individus privilégiés et défavorisés. Si ce n'est certes pas la société qu'on souhaite, l'étude sociologique menée par Joanny dans les quartiers de Grenoble dégage un comportement intéressant. Face à une réalité insatisfaisante, (comme à l'indifférence des interlocuteurs politiques, ou aux manques de développement culturel ou artistique), ces jeunes vont essayer de changer la donne par leurs moyens, à leur manière. Parmi les jeunes de la banlieue, 118 ont été ciblés pour estimer les différentes manières de s'engager.

Pour trouver leur place, ils sont poussés à agir, à montrer, à faire leurs preuves. Ainsi, ils s'investissent là où ils peuvent, à l'échelle hyperlocale, aussi bien dans les maisons de quartier que par des initiatives personnelles. Sans réelle ligne de conduite, ils improvisent des formes hybrides d'engagements. Ils mêlent intention politique, personnelle, avec pratique artistique, et cercle d'amis. Pour s'intégrer à la société, les jeunes s'immiscent dans les entrées qu'offrent leur environnement. Régis Debray, face à la déchéance de nationalité, se permet de rappeler que c'est par l'implication dans des causes communes que des identités variées se fédèrent. « Or on s'intègre par le travail. Un étranger s'intègre en appartenant à une communauté de travail. Il s'inscrit dans un syndicat, participe du mouvement ouvrier. C'est ainsi que Polonais et Italiens sont devenus Français. »[7]

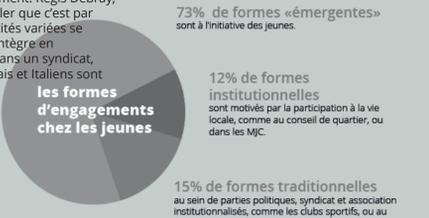
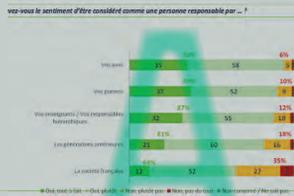
[7] Article « La nation est un prétexte de tous les jours », interview de Régis Debray [site http://lethebudo.fr/numero/50/la-nation-est-un-pretexte-de-tous-les-jours-1411.html]



Une étude du cabinet Harris Interactive nous éclaire sur les représentations de l'engagement citoyen auprès des jeunes.



En %



Créde établi à Grenoble sur 118 jeunes cités, étude réalisée par Mirale, Joanny, Gallat & Andique, 2006



# Pour accompagner l'apprentissage tout au large de la vie[1],

le design révèle le moyen et le motif de l'engagement citoyen ; la narration pour s'immerger dans la citoyenneté.

[1] Dans la version française du Rapport Delors (1996), on parle d'éducation tout au long de la vie, alors que dans la version anglaise, c'est la notion d'apprentissage au travers de la vie qui est mise en valeur. Carré (2005) propose l'apprentissage tout au large de la vie. Gauthier (2010) suggère l'apprentissage intégré dans la vie.

Pour se développer pleinement, une communauté doit pouvoir permettre à ses membres de s'éveiller aux préoccupations collectives. Les contes, le théâtre oral, ou plus globalement les rituels ont tenu ce rôle de transmission des valeurs fondatrices de la société. Si la narration est inscrite dans les traditions, la capacité de se raconter émerge aujourd'hui à travers de nouvelles pratiques sociales. Comment réconcilier le pouvoir fédérateur du rituel avec une communauté en crise de valeur collective ? À travers les Climate Games et le Tokéba, la narration par la société lui permet de se donner à voir et de prendre recul sur ce qui motive son évolution, même dans ses marges. Si cette partie vous intéresse, nous vous invitons à consulter l'apprentissage par l'immersion, le rituel comme forme d'engagement citoyen ludique, situé en annexe.

Pour aborder des sujets complexes, le design emprunte aussi le chemin de la narration. Elle lui permet d'élaborer des fictions où notre rapport au monde est interrogé. « Si le savoir scolaire était à aller cueillir, à aller chasser ou à jardiner, quels en seraient les outils de récolte et de partage ? » Ainsi, cette métaphore simplifie la situation et permet à chacun de pouvoir interroger le rapport des jeunes au savoir scolaire. Par la fiction, le designer préfigure une réalité différente en lui ajoutant de la valeur, comme imaginer. Il conçoit une expérience qui fait sens, qui épouse davantage les convictions des usagers, ou en tout cas, qui ne les contredit pas, ni l'humilité[1]. Mais la narration dans le design, tout comme dans la société, peut servir des intentions malhonnêtes. Diffuser une idéologie de la domination, de la discrimination ou de l'autarcie a été les premiers éléments déclencheurs de sociétés oppressives. Les discours employés racontaient les récits de gloire apportés dès le plus jeune âge, et servaient l'intérêt du parti politique dominant. Actuellement, la narration dans le Design est aussi confondue avec l'approche mercantile du storytelling. « Le storytelling développe chez l'individu un rapport au monde uniquement sur un rapport de consommation. Si initialement, le rapport au monde s'est construit ensemble, cette responsabilité est désormais transférée sur l'individu. Régulée auparavant par des groupes, la société perdurera, mais la composition des interactions sociales sera transformée[2] ». Si ce format narratif sert des intérêts privés, sa variante peut aussi être utilisée pour communiquer des enjeux complexes de construction du collectif, et pour mobiliser pour l'intérêt général. Il est capable de donner à voir les perspectives d'avenir d'un vivre-ensemble, ou chacun est reconnu, tant pour faire part de ses préoccupations que pour s'impliquer avec les autres. En nous donnant à voir, nous invitons les autres à composer ensemble, et à terme, nous contribuons à développer une histoire commune ; c'est ainsi que peut se construire une culture. Là se trouve un enjeu intéressant : raconter, c'est modifier notre rapport au réel, c'est projeter une autre version de l'histoire vécue. Mais pour modifier l'histoire, il faut savoir quoi en retenir. Autrement dit, face à la liberté choix, nous devons les estimer pour pouvoir décider de notre intention. Les membres d'une communauté doivent alors pouvoir évaluer les valeurs communes.

[1] « [...] il y a une humiliation chaque fois qu'un comportement ou une situation donne à quelqu'un, homme ou femme, une raison valable de penser qu'il a été atteint dans le respect qu'il a de lui-même. » MARGARIT Avilés, The Decent Society, Harvard University Press, 1998

[2] Ainsi, le mécanisme du Storytelling décrit par Christian Salmon nous pose en héros de notre propre existence, renvoyant à chacun une image volontaire de lui-même mais de fait, étroitement fermée à tout autre scénario. « La consommation comme seul rapport au monde[3] »  
Ce type de discours est d'autant plus inquiétant que la dimension collective semble capitale à la construction de l'identité. Général, l'historien politique Pierre Rosanvallon insiste sur ce point, assurant comme Christian Salmon l'émergence d'une « société de la particularité » mais précisant : « Il ne faut pas comprendre celle-ci sur le mode réducteur d'un passage du collectif à l'individuel, correspondant à la simple désaggrégation d'une cohérence antérieure. Ce n'est pas la société qui s'est défilée, mais le mode de composition du social qui s'est transformé. »  
ROSANVALLON Pierre, La Légitimité démocratique, Paris, Seuil, Les livres du Nouveau Monde, 2008.

# L'évaluation par la narration

« L'évaluation par la narration » est un moyen de qualifier (estimer, mesurer, comparer) les capacités à saisir (manipuler, expérimenter, rendre compte) des formes d'engagements citoyens (le degré d'émancipation, la notion d'intérêt commun). Cette proposition souhaite constituer une grille de lecture des rituels au regard des valeurs qu'elles incarnent. C'est par ce filtre que je souhaite analyser les productions réalisées par les jeunes durant mes interventions. Pour illustrer ces critères d'évaluation, je les ai appliqué à des exemples existants, comme l'expérience du vote français.

## Le pouvoir évocateur :

À quel degré ce qui est créé résonne chez les autres, à quelle puissance ? De combien nous écartons-nous de l'indifférence ?

## Le pouvoir de création :

Quelles corps donner aux valeurs ? À quel degré de forme, de finition, de tangibilité, nombre d'expérimentation. La variété de production est là importante.

## Le pouvoir des limites :

jusqu'où les valeurs communes ont été exploré dans leur extrémité ? (les valeurs suscitées sont-elles contextualisées ? Ou abstraites ? la dimension éthique est-elle bousculée ?)

Les valeurs communes interrogées ont été t-elle exploré en groupe ?

le processus de création a t'il été partagé. Cela relève la capacité à créer/penser en groupe, le degré de « conscience collective ».

Ces critères suggèrent aussi bien de mesurer La richesse de l'homme est d'être capable de l'humain et comme de l'inhumain. La question de l'exercice des valeurs communes s'interroge aussi par ce qui les diminuent. L'expérience de l'inhumanité, comme l'injustice, l'humiliation, le rejet, la violence, sont encore vécue de nos jours de manière ordinaire. Il est alors légitime de pouvoir les expérimenter, avec intention raisonnable.

## Exemples

**Voter**, c'est apprendre son rôle de citoyen (car il propose un cadre où exprimer son engagement politique), mais ce n'est pas apprendre à apprendre (car sa responsabilité de l'engagement citoyen lui est indirectement ôtée). Pour accompagner en amont l'expérience du vote, il est important de une sensibilisation collective dans lesquels les valeurs communes peuvent apparaître.

**OpenDoc** par l'atelier des chercheurs permet d'apprendre à apprendre par des comportements sains pour un lieu d'apprentissage. En revanche, les enjeux citoyens, lié à la réalité (dont les jeunes n'échappent pas), sont peu explorés ici. Nous pouvons aussi attendre des jeunes de transférer le réflexe de documentation dans d'autres contextes.

**Lycéens pour Paris**, programme invitant les lycéens à exprimer leurs soutiens aux évènements publics tragiques. (À suivre).

## La narration comme moyen d'évaluation

L'évaluation aux mains des jeunes leurs permet de définir l'objectif de leurs actions (l'évalue tel aspect, car c'est ce qui m'importe) et leur permettent d'établir ensuite ce pour quoi ils veulent être reconnus. Cet exercice prend toute son ampleur lorsqu'ils se concertent sur les critères mutuels d'évaluation. Cherchant à se fédérer comme les citoyens dans une société, les jeunes à l'école peuvent développer ainsi leur capacité à « se constituer »[3]. La classe devient alors un espace qui préfigure un modèle de société.

Nous venons de soumettre deux fonctions de la narration au regard des enjeux citoyens. Elle favorise leur prise de conscience et permet d'exprimer les préoccupations de chacun. Dans sa perspective politique, la narration se prolonge aussi vers une immersion agissante, permettant de faire émerger de nouvelle forme de vie collective. Ce pouvoir constituant permet au groupe de se fédérer sur les valeurs qui lui importent. Ainsi, la narration peut-elle être considérée comme un moyen d'évaluation ? Comment faire dialoguer l'objectivité de l'évaluation dans l'expérience subjective de l'immersion ? Et si c'est la capacité à raconter ou à exercer ces valeurs communes qui est évalué ?[4] Il sera alors question d'être capable de donner forme aux valeurs collectives, de les manipuler, de jouer de leurs limites, être capable de les pratiquer avec les autres ou de les faire résonner en eux. Il est encore une fois important de souligner que c'est à partir d'outil et d'un environnement propice à l'exercice des valeurs communes que l'apprentissage de la citoyenneté pourra se manifester pleinement. En quoi un journal d'école peut-il être une scène politique ? Et si sa lecture ou son écriture devient ritualisée ? Si les livres scolaires par discipline deviennent thématiques, en quoi ça transforme le rythme d'apprentissage ? Comment anticiper mutuellement le conseil de classe ? La cour de récréation comme laboratoire d'activité sociale ?

Apprendre la citoyenneté, c'est d'abord arracher l'homme de

## Designing assessment

# How to design assessment ?

the case of evaluating what drive citizen behavior.

sa condition naturelle. Mais il est aussi inné chez l'homme de vouloir comprendre et trouver le sens aux choses. C'est pourquoi il cherche à saisir les rouages du système pour le faire évoluer. L'engagement citoyen permet de comprendre l'environnement politique. Pour en saisir les limites, les individus se fédèrent dans un groupe constitué : il vivra par le besoin de débattre, de décider, de documenter, de partager, d'archiver, d'évaluer, de légitimer. Sur la redéfinition qu'on a faite sur l'apprentissage de la citoyenneté à l'école (entre l'apprenant et l'accompagnant), ne pouvons-nous pas transférer cette réflexion-là pour redéfinir le développement de la société (entre l'individu et la société) ?

Pour agir selon l'émancipation politique, apprendre à apprendre est au cœur de l'éducation citoyenne des jeunes. Pour permettre à chacun d'en prendre conscience, le rituel se pose comme un outil de prise de conscience collective. Ainsi éveillés aux préoccupations de chacun, les jeunes peuvent commencer à penser les valeurs sur lesquels fonder leurs interactions. Par le rituel, le groupe se voit, s'entend et prend chair. Il échappe alors à sa propre ignorance, source de son inertie et fléau actuel de la scène politique dominante. À son échelle, cet apprentissage se doit d'être progressif, pour faire émerger l'équilibre entre une confiance en soi et la reconnaissance par les pairs.

S'il est intéressant de permettre l'éveil à la citoyenneté, elle est encore rarement de donner à pratiquer. Pourtant, son expérimentation peut profondément interroger l'expérience des jeunes. Cette nouvelle forme d'engagement me permet-elle d'apprécier mon rôle citoyen ? Cette initiative est-elle encore conduite par des valeurs communes ? Nous permet-elle de mieux saisir les événements actuels ? Aussi, les productions réalisées gagnent à être évaluées non pas pour en estimer la moyenne, mais pour transformer le modèle commun. Et si les outils étaient conçus pour penser et agir à la marge ? Au sein de leur communauté, les jeunes seraient des abeilles qui s'écarteraient de la ruche pour pratiquer de nouvelles formes d'engagements, pour ensuite y revenir, enrichis et contribuer à la communauté-ruche. Nous ne pouvons qu'encourager ce type d'expérimentation qui assurera une pluralité des engagements citoyens, condition nécessaire pour une société reconnaissante. En redéfinissant l'apprentissage de la citoyenneté, nous pourrions considérer cette faculté non plus comme un état statutaire mais comme une compétence toujours à développer.

Face à une société en construction, animée par une pluralité d'individu, le domaine de la citoyenneté est propice à être interrogé par le design. Le designer fait transparent, dans les outils et les cadres qu'il conçoit, l'éveil au collectif et donne à percevoir les possibilités d'engagements. Particulièrement adressé au jeune, le designer doublera sa projection dans usager, une fois pour la dimension d'intérêt général puis une seconde fois pour s'adapter au mieux à l'usager apprenant.



OpenDoc et la plateforme DoDoc, par l'atelier des chercheurs, 2015. Ce dispositif permet aux élèves de documenter leurs travaux et de mutualiser les informations numérisées. Cet outil interroge le rapport au savoir et les usages dans l'espace de la classe.

[3] Définition esquissée dans la partie « Mots clés ».

[4] Annexe, la narration comme évaluation pour un apprentissage social pratique de la citoyenneté.

# Comment être soi-même pour la société ?

L'individu, du latin *individuum* « ce qui est indivisible », définit l'être humain comme non séparable, distinct, ne pouvant pas partager quelque chose de l'autre, c'est pourquoi il peut dire « qu'il n'est pas quelq'un d'autre ». À cette définition universelle se confronte une réalité beaucoup plus malléable : la singularité de chaque individu se construit par les expériences successives de sa vie, qu'elles soient vécues en intimité, avec son entourage, ou avec la société publique ou à la rencontre d'un inconnu. Et à travers les époques, différentes conceptions de soi se sont imposées. Pendant l'Antiquité grecque, l'homme se construit par rapport au grand Monde, une entité alter ego qui donne une direction au rôle de la vie. La place de l'individu est complémentaire à l'environnement existant, composé par des divinités aussi multiples que la complexité du monde. Au moyen Âge, nous assistons à une religion qui diffuse un modèle intrançaisant où chaque être travaille à toutes leurs vies pour le salut personnel. Aujourd'hui, ces repères cités n'ont plus autant d'emprise sur nos vies qu'auparavant. Comment être soi-même pour la collectivité, à une époque où les repères collectifs sont à reconstruire ? Tout d'abord, nous allons observer le malaise temporaire qui sévit dans notre société. De l'état de sujet, nous allons ensuite considérer l'individu comme puissance d'agir. Enfin, nous allons remarquer qu'il développe des compétences à se construire soi-même.

Mais nous ne pouvons développer une réflexion autour de l'individu en faisant l'économie de ses interactions avec la société. L'individu est justement l'unité qui compose la collectivité humaine, une masse organisée. Pour s'insérer dans la société, l'individu y déploie des stratégies[11]. Obtenir un travail, entretenir ses relations familiales ou s'investir pour une cause sociale sont autant de moyens de s'engager pour la société. Étymologiquement, « S'engager » — se mettre en gage, pour garantir satisfaction— est un moyen pour chaque individu de satisfaire à composer avec l'identité collective, inhérent au territoire d'appartenance. Mais actuellement toujours mobile, dans des environnements urbains standardisés, consommant des biens déracinés, l'élan individuel permet-il encore au collectif de se penser ? À partir d'une définition spinoziste de l'être humain, nous nous focaliserons sur l'individu-projet puis sur sa capacité à « faire projet ensemble ». Enfin, nous arrêterons sur les outils disponibles et sur la définition du corps collectif singulier.

[11] DE CERTEAU Michel, *Arts de faire, l'invention du quotidien 1. arts de faire*, Folio essais/Gallimard, 1980

# Une relation complexe et soignée

Auparavant, la conception de soi qui dominait était construite sur l'accumulation d'expérience. Dans une société de la propriété, l'identité était perçue comme un objet qui se construit par l'effort d'accumulation d'expérience. La vie y est plutôt statique, et gagnait en qualité par le temps. Cette accumulation dépassait parfois l'existence de l'individu. Il était influencé par son héritage passé, et préoccupé par la transmission de ses acquis à sa descendance. Dans notre société de connexion, nous évoluons désormais dans des sphères à la fois temporelles et spatiales, vivant dans chacune de nombreuses relations. Dans l'âge de l'accès, J. Rifkins développe l'idée du passage d'un Moi historique qui se construit dans l'accumulation vers le Moi relationnel qui se réinvente à chaque relation à l'autre. Cette évolution peut provoquer une perte de repère dû à une absence d'un alter ego qui guiderait notre développement de soi. Selon Richard Senett[12], notre société actuelle développe des systèmes individualisants. L'accélération des rythmes de vie ne favorise pas la projection dans des projets de vie et la coopération entre pairs est freinée par le poids de l'auto-détermination[13] comme valeur d'accomplissement de soi. Si l'environnement extérieure nous divise, la conception intérieure de soi en est ainsi perturbée. Notre société, prétendant à l'égalité entre les individus, rend chacun responsable de « son sort » : « j'avais autant de chance que les autres mais je n'ai pas su les saisir »[14]. En revanche, Castel explique que lorsque les inégalités vécues proviennent de facteurs extérieurs, l'individu n'est pas en tort et peut se développer.

L'évolution actuelle de la conception de soi présente un individu qui se découvre errant vers un horizon flou où il s'essaye à de multiples identités. Il éprouve de la difficulté à saisir seul son individualité. Mais cet espace d'incertitude est aussi espace du possible. Non plus déterminé par son passé, ou par une destinée supérieure, l'individu est nu face à lui-même et peut se dicter ses propres lois. S'essayant à « devenir quelq'un » au gré des situations, l'individu contemporain explore ses différentes facettes.

[12] SENETT Richard, *The Corrosion of Character*, 1rst Edition 1998

[13] EHENNE Jacques, *Les droits de l'homme sont-ils d'inspiration individualiste ?* In: *Revue théologique de Louvain* 29, 1966, fasc. 3, 1988, pp. 297-306, site [www.papsee.fr/doc/rtluouv\\_0880-2654\\_1988\\_num\\_29\\_3\\_2956/](http://www.papsee.fr/doc/rtluouv_0880-2654_1988_num_29_3_2956/)

[14] EHRENBURG A., *La fatigue d'être soi. Dépression et société*, Paris, 1988

# Du Sujet au projet

Depuis le « Cogito Ergo Sum » de Descartes, « je pense donc je suis », le sujet se définit comme un individu qui sait qu'il existe et donc un être qui se connaît. Lorsqu'il dit « je », il prend recul sur sa subjectivité est peut alors l'objectiver. Sachant échanger avec lui-même, le sujet pratique la « conversation de soi »[15]. S'il converse à partir de ce qu'il a vécu, on ne sait pas quel sera le mot de la fin. Ce qui est difficile à accepter dans la construction de Soi n'est pas tellement d'assurer un acquis, que d'oser s'avancer dans l'inconnu.

Comment peut-on permettre au sujet de devenir, non pas d'être, mais « à être » ? Nos identités temporaires construisent-elles un Soi plus « profond » ? Lorsque l'individu s'essaye à de multiples identités, il s'aventure dans un espace certes sans repères, mais surtout un espace du possible. Les cadres culturels et politiques peuvent être joués et déjoués pour permettre l'expérimentation de l'altérité. Homi Bahbha[16], dans *Les lieux de la culture*, explique qu'auparavant, le sujet structure son identité par rapport à des modalités politiques, économiques, culturels, comme masculin/féminin, passé/présent, inclusion/exclusion. Mais dans des espaces intrastriels, ces modalités sont suspendues et recomposées pour élaborer des positions du sujet différentes. Lieu de création, le sujet exerce ses « stratégies du soi[17]». Pour construire le « soi », il faut pouvoir s'expérimenter librement. C'est pourquoi la référence identitaire doit pouvoir être « autre », multiple et créatrice. Cela est encouragé grâce à des espaces provisoires, fragiles et poreux à d'autres subjectivités. Pour s'y aventurer en confiance et se construire raisonnablement, l'individu doit perfectionner des compétences, sans quoi il sera déterminé par des « Moi » pulsionnels.

[16] BHABHA Tomi, *Les lieux de la Culture, Théorie postcoloniale*, Payot, 2007, p. 30.

Au-delà d'être sujet, c'est-à-dire de pouvoir décider et de penser par soi-même, l'individu est aussi singularisé par sa capacité à se projeter : il sait déployer devant lui un horizon de possible et persévère à l'atteindre.

« Chaque chose, autant qu'il est en elle, s'efforce de persévérer dans son être. »  
*Spinoza, Éthique III, Proposition VI*

En s'inspirant de Hobbes[18], Gilles Deleuze entend l'être humain comme « un être qui se définit par sa puissance ». Spinoza prolonge la réflexion dans « Manières d'Être », en énonçant que notre existence est caractérisée par ce que « je peux ». Je suis pas seulement sujet, je suis projet. Cette évolution réfute les pensées de Descartes[19] qui considèrent que l'homme se construit en regard de son essence. Comme la cire, solide ou fondue, il considère que l'identité de l'homme, quelle que soit sa forme, prend source dans son essence. Le sujet reviendrait sur son essence pour se construire. Or, au-delà du déterminisme de son existence, l'homme gagne en humanité lorsqu'il s'émancipe de sa condition initiale. En complément à « je pense donc je suis », l'individu se définit par ce qu'il « peut », « je deviens donc je suis ». Il persévère « à être », vit alors dans un état perpétuellement en devenir. Selon Spinoza, l'individu se fait le médium de puissances supérieures, qui font appel à son humanité. Ces volontés ne semblent pas lui être imposées, au contraire, elles correspondent aux lois qu'il se dicte, aux valeurs auxquels il veut répondre. Antigone choisit d'obéir aux lois divines dont le roi souverain, son oncle, en est le représentant. Mais ce dernier n'y répondant plus, Antigone engage alors un combat solitaire en faveur d'un intérêt supérieur. Le personnage brille par son audace, sa confiance en soi, en somme, elle est une personne accomplie par son autonomie, mais aussi marquée par sa solitude. Or rimer l'autonomie à solitude, c'est placer l'Autre en dehors de l'équation de la construction globale de soi. Composé du grec *auto*, « à soi même » du grec « nomos » la règle, cette valeur désigne la capacité de pouvoir se dicter sa propre loi. L'individu s'accomplit lorsque sa volonté se déploie en harmonie avec les convictions auxquelles il adhère. « à soi même », ne suggère pas l'égoïsme, mais qui fait appel à notre part d'humanité en chacun de nous. Ce quelque chose de grand en nous, est sent un sentiment qui nous relie tous les uns les autres. À l'origine, l'homme est profane est, pour développer des valeurs humanistes, on instaura des lois. Les acteurs de ce devoir d'humanité sont actuellement les Organisations Non gouvernementales, les mutuelles, les associations à but non lucratives. Ils légitiment leurs démarches selon des principes universels et en sont les principaux garants sur la scène publique. Mais, à l'échelle de l'individu, en quoi ces intentions supérieures sont-elles les nôtres ? Les lois engagent les individus à répondre de leurs devoirs. Nous percevons le devoir habituellement comme une obligation supérieure qui prétend à une valeur souveraine auquel notre volonté se soumet. Or, il est intéressant de comprendre le devoir comme cet impératif qui traverse notre volonté, qui nous est propre, qui nous permet de dépasser le déterminisme naturel. Le devoir permet de privilégier une quête non pas du plaisir libidinal mais du Bonheur, autrement dit l'épanouissement de notre humanité.

Un paradoxe émerge, entre un individu, dont l'identité évolue perpétuellement, et ce cadre qui est universel et inamovible. Si l'on cherche à penser les éléments de ce paradoxe en complémentarité, en réalité, on observe bien souvent la difficulté à réaliser son devoir ou de se conformer aux lois. On ne naît pas humain, mais on le devient. Développer des compétences demande à l'individu de mobiliser tout son être pour perfectionner ses capacités d'agir. « Est compétent » celui à qui l'on peut accorder une autonomie dans l'acte, une personne à qui l'on accorde notre confiance. En cela, « acquérir la compétence de » nécessite la validation par les pairs. Reconnus aux yeux d'une communauté, ces compétences façonent aussi bien l'identité de l'individu que les contours du corps collectif. Qui est-ce qui motive profondément les membres d'un groupe à agir par devoir, en somme, en faveur de l'intérêt général ?

# Faire projet ensemble

« L'autre est le médiateur entre moi et moi-même »[20].

Selon Sartre, les premières représentations de soi sont façonnées par les relations avec la mère, les proches, les autres. Sartre énonce ici que l'individu prend la mesure de sa singularité et de son universalité par l'interaction avec l'Autre ; le sujet se définira à être tant l'égal et le différent des autres. Pour se construire ainsi, l'individu va développer certaines compétences de Soi à travers des interactions sociales. Selon Axel Honneth[21], il traversera différentes sphères de reconnaissance, qui favoriseront l'amour, la solidarité et le respect des droits au sein du groupe. Ces cadres vont lui permettre de mesurer puis d'enrichir tant son environnement social que son identité propre. À terme, la reconnaissance mutuelle instaure, à l'échelle collective, des conditions sociales inclusives. Les individus, en confiance, sont capables d'agir librement pour la vie de la société. C'est ce que confirme le philosophe américain Georges Herbert Mead[22], en énonçant que l'individu ne peut pleinement développer une conscience de soi qu'à la condition d'une reconnaissance mutuelle. Mais quelle est la motivation profonde de ce désir de reconnaissance ? Spinoza[23] énonce que l'élan individuel est dirigé par le Désir, cet effort pour déployer son existence. Si l'individu « peut », il se définit surtout par « vouloir pouvoir ». Ce désir apparaît dans la réflexion de Csikszentmihalyi[24], psychologue hongrois, lorsqu'il décrit le Flow comme l'expérience optimale auto-satisfaisante d'une pratique (sportive, réflexive, manuelle). Nous verrons en quoi ce Désir devient carburant d'un élan collectif.

[24] CSIKSZENTMIHALYI M Flow : the psychology of optimal experience. 1990 Harper & Row. New York, New York, USA

Il décrit tout d'abord le Flow comme une expérience optimale où nos compétences correspondent harmonieusement à la mission à accomplir. L'effort en lui-même procure satisfaction. Toujours en devenir, la construction de soi se réalise selon la condition suivante : le sentiment de Flow se procure lorsqu'un juste équilibre est trouvé entre le niveau de compétence requis et la complexité de l'épreuve. Il faut alors veiller que l'expérience ne soit pas ennuyeuse ni anxieuse. Cette séquence se répète selon une boucle ascendante, où l'exercice rime avec perfectionnement. Le Flow procure ainsi une satisfaction euphorique[25] : l'individu prend plaisir à gagner en compétence. L'attention est concentrée, l'engagement est focalisé sur le déploiement ainsi sa puissance d'agir, c'est-à-dire son potentiel créatif. Hors de toute anxiété, l'agir renforce la structure de soi. Selon le docteur Jean Heutte[26], s'il y a une envie de vivre des temps forts collectifs, c'est par désir d'« apprendre » et de « connaître ». Le désir, non pas chosiste comme une réaction face à un manque, mais le désir comme une volonté de s'accomplir (« je le veux »). Le Flow est cette expérience optimale où le désir est cultivé, où l'individu apprend à le saisir, à le travailler. Au fond, l'individu perfectionne sa capacité à apprendre. Au fond, nous cherchons à savoir si l'expérience collective participe à ce Désir.

L'expérience du commun peut-elle être auto-stimulée, autonome ?

[15] NIETZSCHE Friedrich, *Ecce Homo*, 1908

[17] CULLERAI Marie, « La Tiers-espace : une pensée de l'émancipation ? », Acta Fabula, vol. 11, n° 1, « Autour de l'œuvre d'Homi K. Bhabha », Janvier 2010, site <http://www.acta.org/acta/document/5451.php>

[18] Au chapitre X du *Liéviathan*, Hobbes distingue la puissance (potential), comme capacité à faire, du pouvoir (potential) qui traduit la permission de faire. HOBES, *Liéviathan*, Gallimard, coll. Folio, chap. 10, p. 170.

[19] DESCARTES Méditations métaphysiques, méditation II, Janvier 1641, p. 423-424.

[18] Au chapitre X du *Liéviathan*, Hobbes distingue la puissance (potential), comme capacité à faire, du pouvoir (potential) qui traduit la permission de faire. HOBES, *Liéviathan*, Gallimard, coll. Folio, chap. 10, p. 170.

[19] DESCARTES Méditations métaphysiques, méditation II, Janvier 1641, p. 423-424.



La forme concentrique du tipi structure de manière horizontale les interactions sociales de la communauté.

# Se constituer

L'expérience globale du corps collectif consiste à développer progressivement sa manifestation. Cela se produit tant dans un champ culturel, par des rituels traditionnels, que dans un champ social, par des interactions autour d'intérêt commun. La société se manifeste ainsi à elle-même, prend corps et peut se saisir. Ainsi le corps collectif prend le temps de se penser et s'envisager dans une « projection ». En dessinant ses formes potentielles, il renouvelle ses interactions internes et interroge leurs attentes et leurs responsabilités, comme le processus de gouvernance, ou encore le dialogue entre les groupes. Il sera alors question d'élaborer des actions communes qu'il faudra adapter selon les conditions propres à la communauté. Cette « adaptation » doit tenir compte de la nécessité de s'expérimenter sous des formes créatives. Cela demande alors une certaine souplesse de notre rapport à notre structure, comme les lois, les institutions, les autorités. Hannah Arendt rappelle qu'un rapport d'égalité et de réciprocité doit se subsister auprès des parties constituantes, au sens où elles puissent se reconnaître à valeurs égales : « C'est par des moeurs communes et non par des règles contraignantes que l'idée d'institution se caractérise fondamentalement ».[30] Ici, la distinction entre domination et concertation insiste sur la nécessité d'une prise de conscience et d'action par « le bas », élan vital de la société. Ce corps collectif est caractérisé par un vaste ensemble d'identité, qu'Hannah Arendt nomme « la pluralité ». Elle la définit comme une entité qui ne peut certes pas faire preuve d'une volonté autonome, car caractérisée par un ensemble de volontés plurielles. Ces dernières, perpétuellement en conflit, sont donc particulièrement agissante et effervescente. En ce sens, le peuple n'est pas doué de volonté à part entière, mais doit apprendre à se concerter, à se réguler, décider, vouloir. Ce corps collectif ne peut « persévérer dans son être » qu'en développant une entité stable qui saura répéter des expériences et conserver les réussites. « C'est la possibilité d'action qui fait de l'homme un être politique; elle lui permet d'entrer en contact avec ses semblables, d'agir de concert, de poursuivre des buts et de forger des entreprises »[31] Hannah Arendt. Du mensonge à la violence. Essais de politique contemporaine, 1972

L'élan collectif se pérennise donc par son institutionnalisation. À ce propos, Hard et Négrï insistent sur une société outillée par un « pouvoir constituant[32]». Celui-ci permet au corps collectif, ou à la multitude[33] d'élaborer des normes, d'imaginer des institutions, selon un projet politique organisé. « L'affaïssement de l'ancien système de double légitimité [légitimité par la représentativité et légitimité par l'intervention sous forme de services publics] et les divers changements qui l'ont à la fois provoqué et accompagné à partir des années 1980 n'ont pas seulement entraîné un vide. [...] Une sorte de recombposition silencieuse s'est aussi engagée. De nouvelles attentes citoyennes sont d'abord apparues. [...] Les valeurs d'impartialité, de pluralité, de compassion ou de proximité se sont par exemple affirmées de façon sensible, correspondant à une appréhension renouvelée de la généralité démocratique, et partant, des formes de la légitimité[34]». « Nous le peuple » comme souveraineté populaire, peut procéder alors à l'autonomie politique. Elle active une citoyenneté pas uniquement civile mais aussi sociale. Ainsi outillé, le peuple devient une force régulatrice du processus politique. Sur quelle légitimité peut s'appuyer les actions du corps collectif ? Qui est-ce qui façonnera le destin commun du « vivre ensemble » ? Pour que le corps collectif se réinvente, il lui faudra des outils qui lui donne puissance pour faire évoluer son environnement et les interactions qui l'animent. Mais l'impulsion profonde de la conscience collective sera à chercher à l'échelle de son unité, l'individu, et plus particulièrement à ce qui l'enracine aux autres, le développement humain. À l'échelle humaine, il y a un écosystème entier à façonner de manière durable, où l'intervention de chacun fait sens commun. On parle alors d'autonomie locale collective, par la production de proximité, de favoriser l'accès à conscience politique par son exercice.

[31] Arendt, H. (1972). *Du mensonge à la violence. Essais de politique contemporaine*, traduit de l'anglais par G. Durand, Paris, Calmann-Lévy.

[32] *Pluralisme* : Négrï et Habermas ont développé des conceptions politiques et d'expression concrètes des besoins et des désirs sociaux. Antonio Negri et Giuseppe Cocco, *Global Lutes et le pouvoir à l'heure de la mondialisation. Le cas exemplaire de l'Amérique latine*, Paris, Éditions Amsterdam, 2007, 216 pages, création page 169.

[34] Pierre Rosanvallon, *La Légitimité démocratique*, Paris, Seuil, Les livres du Nouveau Monde, 2008.

Aujourd'hui, la conception de soi est d'autant plus dépendante des autres subjectivités : nos conditions d'interactions se sont élargies par des espaces sociaux plus poreux, habités par des volontés très différentes (de par leur maturité que de leurs intentions). Mais chacun agissant pour son propre épanouissement, la règle convenue collectivement est la reconnaissance mutuelle de l'individualité de chacun. Désormais, les individus accroissent un bien commun, définit par le désir de « devenir » et « de vouloir devenir » un « nous » plus riche. Considérer qu'il y a des personnes capable de se construire suppose ceux qui en sont incapables, notamment ceux qui, selon Castel, sont en « déficit de citoyenneté », des « individus par défaut »[35]. Certains estiment effectivement l'Incompétence comme un état figé plutôt qu'une situation en évolution. Nous remarquons alors des entités qui, pour exister à soi, sont en lutte perpétuelle de reconnaissance. Mais ces conflits sont toujours mauvais en soi.

S'ils provoquent le sentiment d'injustice, chez certains, cela se traduit par la volonté de s'engager[36]. Une expérience riche et satisfaisante tient donc en grande partie à la conception de l'environnement social global. La responsabilité du designer réside dans l'élaboration d'un système où les interactions sociales deviennent légitimes et fructueuses, plutôt que dépossédantes ou individualisantes. Mais il est autant nécessaire de penser les interaction de pairs à pairs que l'organisation globale. Pour fédérer les capacités d'agir aux individus, il faudra susciter le Désir, donner à voir le « projet de faire ensemble ». Avant même de penser le pouvoir constituant, n'y a t'il pas en chacun un imaginaire prêt à être susciter pour inspirer et nourrir les actions ? Pour persévérer dans son être, le corps collectif doit pouvoir se voir, se représenter, dialoguer ses différentes formes. Se raconter ensemble, se projeter, s'immerger dans un potentielle nous. La narration de et par la société permet-elle de passer de la fiction à la réalité ? Le corps collectif peut-il se narrer pour se fédérer dans l'action ?

« Faire fiction devient la capacité de l'homme de s'approprier un contenu et de le raconter de manière intelligible à l'autre. »[37]

[27] Fabrice Pflieger, *Friches industrielles*, Paris, L'Harmattan, 2007

[28] RIFKIN Jeremy, *La nouvelle société du coût marginal zéro*, Les liens qui libèrent, 2014

[29] Céline Poline, « Mixité sociale : Le design contact pour créer la confiance », Millénaire3, site web de prospective de l'action publique de la métropole de Lyon, 03/03/2015 site <http://www.millenaire3.com/millenaire3/2015/mixite-sociale-le-design-contact-pour-creeer-la-confiance/>

[30] RICCEUR Paul, *Soi-même comme un autre*, étude numéro 9, Seuil, 1990

[31] Arendt, H. (1972). *Du mensonge à la violence. Essais de politique contemporaine*, traduit de l'anglais par G. Durand, Paris, Calmann-Lévy.

[32] *Pluralisme* : Négrï et Habermas ont développé des conceptions politiques et d'expression concrètes des besoins et des désirs sociaux. Antonio Negri et Giuseppe Cocco, *Global Lutes et le pouvoir à l'heure de la mondialisation. Le cas exemplaire de l'Amérique latine*, Paris, Éditions Amsterdam, 2007, 216 pages, création page 169.

[34] Pierre Rosanvallon, *La Légitimité démocratique*, Paris, Seuil, Les livres du Nouveau Monde, 2008.

[35] CASTEL R., HARDOUCHE C., *Projeté privé, propriété sociale*, propriété de soi. Essai sur la construction de l'individu moderne, 2001, Fayard

[36] « L'expériences du mépris est à l'origine d'une prise de conscience, affectivement marquée, d'où naissent les mouvements de résistance sociale et les soulèvements collectifs » (Honneth, 2002, p. 171)

[37] Nancy Huston, *L'espèce fabulatrice* Actes Sud, 2008.

À diffuser sur la voie publique.

Rémi Poupinet, Avril 2016  
DSAA Design global, mention design graphique

# L'apprentissage par l'immersion, le rituel comme forme ludique d'engagement citoyen.

Depuis le Serment du Jeu de Paume en 1789, notre système a traversé plusieurs réformes importantes et les principes de la Constitution sont aujourd'hui relayé par différents corps : les lois, les forces de l'ordre, les services publics, le corps de justice. Mais toutes leurs interactions restent froides et ne reconnaissent pas assez la responsabilité citoyenne des individus. Les structures sont fixes, hiérarchiques, centralisées et gagnent à s'adapter aux besoins actuels des citoyens. Si nous sommes d'accord sur les principes de la Constitution, sommes nous assez outillés et accompagnés pour acquérir les compétences de citoyenneté au quotidien ? Dès 1961, Guy Debord constate que l'individu est incapable de faire « sa propre histoire, personnellement[1] ». De nombreux sociologues se sont contentés de la définition du quotidien d'Henri Lefebvre, « ce qui reste quand on a extrait du vécu toutes les activités spécialisées ». Le quotidien semble alors être une zone transitoire entre différentes expériences dignes d'intérêts. Dans cette zone interstitielle, rien ne semble se pratiquer « sérieusement », nous y sommes désarmés et « incapable de vivre ». Le rituel fait partie de ces gestes de tous les jours qui aussi insignifiants soient-ils, sont capables par leur répétition de développer des postures et des états d'esprit. Aujourd'hui, notre environnement est rythmé de manière compulsive par de nouvelles pratiques sociales qui redéfinissent la place du rituel dans notre société. Quelles peuvent être les codes contemporains du rituel qui participent à son rôle de construire de la société, et plus particulièrement de l'interrogation du quotidien ?

[1] « On s'est demandé : « La vie privée est-elle privée de quoi ? Tout simplement de la vie, qui en est cruellement absente. Les gens sont aussi privés »

# Les Climate Games, le rituel fictionnel permet à l'individu de contribuer à la société.

Fiction vient du latin  *fingere*  et signifie forger. C'est-à-dire, construire, élaborer. Lorsque je raconte une expérience vécue, je tente au mieux de restituer la réalité. Mais je la transforme, parfois à mon avantage, je m'approprie le récit des autres, je raconte des faits et de nos expériences. Lorsque je raconte, une distance est faite entre moi d'avant et moi de maintenant, dans laquelle l'Autre peut se projeter. L'Autre devient partenaire de récit. Il à su écouter au début et suivre jusqu'à la fin, su interagir par ses expressions, puis le répète, et le transforme. Fictionner est un rituel qu'on peut qualifier d'espace intermédiaire social entre individualité et communauté. Analyser les interactions sociales par l'angle de la fiction, nous permet d'évoquer l'imaginaire partagé lors de ces échanges. Nous portons aussi attention aux codes employés, c'est-à-dire à comment on le donne à écouter, comment on le partage. Nous allons analyser en quoi l'évènement des Climate Games, durant la COP21, redéfinit le rituel contemporain.



Des milliers de personnes se rallient pour construire des redlines, frontières fictives que les responsables du réchauffement climatique ne devront pas franchir, au même titre que la limite des 2°C. Sous formes de constructions gonflables, de roses, ou de larges rubans de centaines de mètres, ces redlines sont un symbole fort qui fédère les manifestants.

# Kotobali le fédérateur de valeurs.



Body sculpture, par Nexus Architecture x 5D Intervention Köln, 1993-1998



L'individu développe à priori un rejet instinctif[11] d'une personne étrangère, ce comportement ne dure pas. Lorsqu'il n'est plus question de survie, les neurones miroirs me permettent de me projeter à la place de l'autre. Lorsque je perçois une personne en action, je me représente ses intentions et ses affectifs[12] et j'émetts instinctivement une réponse (que la personne soit en danger, ou qu'elle exprime de la joie). Cette résonance affective naturelle est la base de l'empathie. Un environnement propice à l'empathie développe par la suite l'affiliation mutuelle et l'intersubjectivité. Cela s'illustre notamment par la communication entre individus, particulièrement engagé dans le récit de fiction. En suscitant l'expérience vécue, l'interlocuteur immerge le destinataire dans une réalité passée, ou autre (future ou fictive). Selon Nancy Huston, dans l'Espèce fabulatrice, faire fiction devient la capacité de l'homme de s'approprier un contenu et de le raconter de manière intelligible à l'autre.[13] Lorsqu'un récit est partagé par tous, chacun le considère alors comme élément culturel constitutif de la communauté. Il est alors question d'agrandir un « nous » plus grand, qui englobe les différences : Robert Putman, grand politologue américain, prend l'exemple des hispano-américains qui s'identifient à un « nous plus grand » et composent ainsi des communautés multiculturelles. Englobant leurs différences, chacun reconnaît les autres fêtes traditionnelles et partagent même certaines mœurs. Dans la société française, les politiques de mixité sociale espèrent favoriser la confiance dans les habitants de différentes origines en les concentrant sur un même espace. L'une des conséquences est une baisse du capital social des habitants, exprimée par exemple par un frein à créer du lien social. Ce manque de confiance entre les individus est évité lorsque la prise de contact fait sens. La défiance se dissipe quand des choses importantes s'échangent[14].

Lorsqu'on fait mémoire d'un évènement historique, par un monument par exemple, l'individu ne l'a pas vécu mais l'établit cet évènement comme un vrai. Il l'admet et se le représente mentalement comme authentique. Mais ce qui d'autant plus véritable, c'est l'action même de représentation. Que le fait historique se soit véritablement produit ou non, l'individu le considère vraiment et les émotions ressenties le sont tout autant. Il en est convaincu et s'apprête à agir en conséquence. Parce qu'il admet que ça a existé, faire fiction n'est pas l'opposé de dire la vérité. Faire fiction, c'est simuler sincèrement une autre réalité pour mieux prévenir la réalité vraie. Le kotéba nous permet de découvrir un « théâtre-utile » populaire africain[15] qui éveille les habitants aux causes collectives. Fondé par Souleymane Koly en 1974, le kotéba permet d'exposer les faits et méfaits du village à travers une pièce de théâtre participative. Actuellement, le kotéba est un « théâtre utile »[16] qui expose les fléaux devenus ordinaires, comme la malnutrition, le SIDA, la désertification des villages, ou le mariage forcé. Par la dérision, l'humour satirique, il est question d'aborder des sujets sensibles et de se familiariser avec des enjeux de société en vue de pouvoir en parler librement hors du cadre du spectacle. Kotéba signifie « escargot géant[17] », et suggère une vision concentrée des couches sociales, avec au centre, les sages, puis les hommes, ensuite les femmes. La scène jouée sur la place publique reprend cette configuration avec les chanteurs, les musiciens, puis les danseurs et le public dansant autour. Une improvisation marque le temps fort du spectacle, invitant le public à jouer, le muso kun tigi. Par exemple, une fille joue le rôle d'une mère qui impose le mariage forcé à sa fille, (jouée par un homme, pour atténuer l'aspect tragique). Dans l'action du rituel, ce qui est exprimé s'adresse tant aux autres qu'à soi-même. Ainsi, un rituel évolue par l'interprétation et la contribution de chacun. Le rituel ne pré-fabrique pas, il est « le potentiel constructif » de la société[18].

[11] « Les gens ne veulent pas se mélanger », constate Le maire de Sarcelles, François Pignoni. Extrait issu de l'article de Cédric Poisson. « Mixité sociale : Le design contact pour créer la confiance ». Milieu3, site web de prospective de l'action publique de la métropole de Lyon. 03/02/2015 site <http://www.milieu3.com/interview/2015/mixite-sociale-le-design-contact-pour-creer-la-confiance/>

[13] Nancy Huston, L'Espèce fabulatrice Actes Sud, 2009

[14] voir les travaux de Pettigrew et Miles Hewstone.

[15] plus précisément à Bamako, Abidjan, Mali et Côte d'Ivoire.

[16] Philippe Daucher, « Le théâtre utile au Mali », entretien avec Françoise Liguier, Revue de la Cinéma, Paris, décembre 1997

[17] Pour approfondir la symbolique du cercle dans les constructions et actions humaines, consulter l'ouvrage de Pauline Cadrien

[18] WULF, « La société - un produit des rituels », 2003, article de la Spirale : revue de recherche en éducation.

En mettant en scène la société aux yeux de chacun, le rituel intensifie le sentiment d'appartenance à la société. Cela se cristallise dans l'étymologie « koté-bali », le « pouvoir tout-dire »[19].

Au-delà de sa dimension artistique traditionnelle, le Kotéba revendique cohésion sociale. Ce type de théâtre est justement accompagné par des programmes de développement local et régional. Il est une forme théâtrale qui s'immisce jusqu'aux villages les plus reculés et permet aux acteurs politiques de rencontrer les sentiments des habitants. Le commanditaire peut émettre son avis mais ne dirige pas ni ne prépare de répliques. Le politique s'exerce alors dans une forme libre et authentique : libre, non dépendante d'intérêt autre que celui de l'intérêt général. Authentiques, les conditions sont propices à l'exercice politique. Le kotéba donne l'opportunité aux participants de s'exprimer et de construire une réflexion collective. Selon Hannah Arendt, cela demande tout d'abord de faire confiance aux individus, croire en leur capacité de s'organiser, de décider de ce qu'ils feront. [ « ... ] l'action est concrète : elle échappe aux prévisions. C'est un risque. Et j'ajouterais maintenant que ce risque n'est possible que si l'on fait confiance aux hommes, c'est-à-dire si l'on accorde sa confiance - c'est cela qui est précisément difficile mais qui est fondamental - à ce qu'il y a de plus humain en l'homme. Autrement ce ne serait pas possible »[20].



Photos Musée du Mali

[21] « Nous préparons les choses alors que les patients en ont d'autres à dire. Il ne faut rien préparer, il faut plonger dans le vide. » Donc, nous arrivons, nous faisons « l'appel », nous jouons le tam-tam pour ouvrir de notre arrivée et, au bout de trente minutes, les patients sont sortis de leurs chambres et commencent à créer une ambiance. Paris-Bamako aller-retour le kotéba. Extrait d'un entretien paru dans le numéro 98 de Cassandre/Horschamp, 27 juillet 2014, par Coline Merlo / Nicolas Thomas



Dans l'espace public, le théâtre utile capte l'attention des habitants. J'Bar, Abidjan © Thomas Dorn

Pour mobiliser autant les habitants, le théâtre doit se glisser parmi eux. Avant un spectacle, la troupe de théâtre enquête dans le territoire où se produit la représentation en sondant auprès des habitants les interrogations conscientes et inconscientes. Pour introduire le temps d'improvisation collectif, les acteurs appellent la foule par quelques coups de tam-tam, et invoquent alors un moment d'intimité rassurant. Aussi, pendant l'intervention, le spectateur ne vient pas les mains vides, il apporte ses sujets de préoccupation.[21] Ces informations sont digérées par la troupe de théâtre et l'interprète en improvisation. Cela assure le lâché-prise et la surprise propre au rituel. Les changements attendus sont difficilement mesurables, il est espéré que la crainte de la vaccination diminue, que l'alimentation évolue, ou que la participation à la propreté des espaces publics augmente.

[20] ARENDT Hannah, Gaus, 1980, p.30

À travers le temps, la société se régénère par les élans de reconnaissance des groupes qui cherchent à coexister. Le rituel participe directement à cette régénération en permettant aux individus de vivre un temps présent commun. Ensemble, ils gardent en mémoire certains évènements et en oublient d'autres. Par le rituel, la société affirme sa dimension immuable, son rôle de pilier à travers les changements.

Le kotéba va plus loin que de mettre en scène les enjeux socio-politiques, publics et intimes. Il simule de manière ouverte et participative les préoccupations propres à la communauté, par les contributions des habitants et par l'immersion des artistes au sein du village. Cette mobilisation participe d'autant plus à une cohésion sociale car elle engage les acteurs de la sphère familiale et politique. Le Kotéba reste tout de même introductif et permet principalement de prendre conscience de l'opportunité de faire évoluer les conditions de vivre-ensemble. Il est ensuite du ressort de chacun à agir en conscience de cause, et de soutenir les autres face à leurs préoccupations.

Faire fiction n'est pas l'opposé de dire la vérité. Cela ne considère pas les choses comme acquises, mais toujours en perpétuelle évolution. Les choses ne prennent de la valeur non pas dans leurs possessions mais dans la pratique des valeurs qu'elles incarnent.

Les Climate Games sont une initiative en réaction directe à l'hypocrisie des dirigeants et des lobbys privés à prétendre à des décisions en faveur de l'environnement. Cette cause est désormais remarquée par l'immobilisme des décisions internationales, et par l'indifférence générale des individus, prit dans un quotidien amnésique. Les ClimateGames se présentent comme un cadre d'expérimentations ouvert à tous, qui a été relayé par de nombreuses initiatives à travers l'Europe et le monde. Concentré à Paris, différentes formes d'engagement citoyen sont intervenues. Un noyau d'accompagnant ont aidé les groupes de joueurs à intervenir auprès du grand public et des entreprises lobbys. Tout du long des Climate Games, une communauté a été concentré autour de la devise « Nous sommes la Nature qui se défend ». Ces joueurs s'accaparent les enjeux écologiques, trop longtemps resté dans les mains du discours des 196 délégués internationaux. Ce sentiment collectif a été conforté par la constitution d'équipe, l'attribution de prix, la médiatisation de certains actes. Tout ceci a rythmé l'évènement de telle sorte les règles du quotidien ont été suspendues pour se donner la liberté de performer. Par des déguisements, des chorégraphies et des chants symboliques, on révèle les intérêts privés des lobbys mais surtout les capacités d'agir des citoyens. Deux aspects caractérisent donc les Climate Games : ils ont été éphémères et ont été en marge de la culture dominante[2].

Ce droit à la différence s'explique par ce que les rituels actuels de consommation ne correspondent pas aux valeurs des joueurs-citoyens. Christoph Wulf rappelle que les minorités culturelles se singularisent par des rituels différents de la culture dominante[3]. Dans la société, les rituels en margent créent de riches interactions qui irriguent par la suite la culture dominante. C'est dans cet espace poreux et marginal que l'intervention individuelle est plus reconnue. À terme, d'autres gestes d'engagements s'insèrent, à la place ou en complément des formes traditionnelles et quotidiennes. Guy Debord décrit cette dernière comme « la sphère du désarmement, de l'aveu de l'incapacité de vivre »[4]. Il illustre par l'exemple suivant, où des individus espèrent faire infléchir la politique du Président de la République en envoyant une pétition depuis chez eux. « La vie privée est privée de quoi ? Tout simplement de la vie, qui en est cruellement absente. Les gens sont aussi privés de communication ; de réalisation d'eux-mêmes. »[5]. Les Climate Games apportent une posture différente à l'action ordinaire. Climate Games propose de jouer l'engagement politique. En le scénarisant, un nouvel imaginaire se développe autour de l'engagement citoyen et de nouvelle forme en émerge[6]. Les comportements se délient et une certaine spontanéité devient possible. « Ceci est un jeu »[7] annonce que les choses et les actions habituellement connues, n'auront plus les mêmes valeurs. Les Climate Games sont une bulle d'excitation dans la sphère du quotidien, où le caractère « hors du commun » de l'évènement invite à se permettre d'agir. L'essence du rituel consiste donc à pouvoir laisser une place à la liberté individuelle sans pour autant perturber l'équilibre collectif. Lorsque le rituel n'est pas figé dans une structure, un plaisir naît dans les interactions, et confère au rituel une

[1] « On s'est demandé : « La vie privée est-elle privée de quoi ? Tout simplement de la vie, qui en est cruellement absente. Les gens sont aussi privés »

[3] WULF Christoph, « Le rituel : formation sociale de l'individu et de la communauté », Spirale, revue de recherche en Education 2002, n°21 p.45-74

[4] *ibid.* DEBORD Guy, p.7 1961

[5] *ibid.* DEBORD Guy p.7 1961

[6] HACHE Emile, De l'univers clos au monde infini, éditions Dehors, 2014

[7] BATESON G., Vers une écologie de l'esprit, Paris, Seuil, 1977 p.211



Une performance de marge : Dans les toilettes de l'équipe bleue, les policiers s'essuient avec les rapports scientifiques qui expliquent le changement climatique.



Partage de compétence et accompagnement des équipes.



Nous détenons le gaz, l'électricité, l'eau & pouvons vendre vos données. Pour le reste, là aussi, nous nous en chargeons. #redlines #D12 #climategames

dimension ludique.[8] Cette liberté s'exprime dans un milieu qui accorde de l'importance à l'immédiateté. Ce dispositif génère ainsi une grande variété de formes d'engagement : du saccage festif d'une banque, à une guérilla artistique autour de l'Arc de Triomphe, au hacking propre et sauvage de panneaux d'affichage, performance symbolique, et jeu vidéo moqueur, service web singulier (imprimer le journal au strict nécessaire). Le format libre mais séquencé de l'accompagnement des projets ont été propices à l'aboutissement d'un grand nombre d'interventions. Comme des « ateliers », les participants ont pu être les architectes de leurs propres interventions, dont l'exigence a été la leur, où elles peuvent s'essayer, rater, devenir.

Les Climate Games se sont inspirés de performance issues des mouvements des indignés, mais ont su aussi contribuer à des formes très variées et documentées. Que va devenir cette dynamique ? Nous pouvons croiser les doigts, et saisir l'opportunité du prochain train vers l'engagement. Nous pouvons aussi prendre conscience que la répétition du rituel accumule un savoir social pratique. Le rituel apprend des dernières expériences et est propice à réaliser de prochaines actions. En ce sens, Climate Games participe à la diffusion des valeurs de citoyenneté et de développement durable. La diffusion et l'archivage des rituels produits permettent d'accumuler le savoir et de le transférer à d'autres situations. Climate Games frappent aussi à l'occasion de la COP21, dont les sujets abordés sont l'affaire de tous. Les joueurs considèrent les enjeux climatiques aussi sérieux que la nécessité de passer à l'action. La fiction permet de garder le sérieux dans ces valeurs. Elles sont le moteur des formes d'engagement performées. Ici, le rituel fictionnel prépare les corps à agir dans la réalité en convoquant un imaginaire dédramatisant. Cela se raconte sous une forme souvent guerrière, qui engage un corps habituellement passif.

« Mettre le corps contre les machines (les autorités, les lobbys qui sont contre la vie) »[9] John Jordan, co-fondateur Climate Games

En échappant à la dure réalité, la fiction rend ludique l'expérience de l'engagement citoyen. Dans ces instants de liberté où la société vit et se donne à voir, elle peut enfin se penser et apprendre d'elle-même. Pour développer chez les individus la capacité d'agir, le rituel transfère l'action individuelle vers l'action collective. Selon l'anthropologue Christoph Wulf, le rituel permet de gagner en compétence grâce à un savoir social pratique[10]. Réalisés en marge de la culture dominante, les rituels y produisent des richesses qui irrigueront ensuite la société. Aussi par son aspect répétitif, le rituel permet à l'individu et la communauté de se conditionner mutuellement. Dans la pratique du kotéba, les habitants espèrent transférer dans la vie réelle ce qu'ils ont improvisés la pièce de théâtre. Le rituel est donc aussi un apprentissage mimétique qui favorise aussi le transfert du savoir pratique dans d'autres situations. Finalement nous pouvons considérer le rituel comme un espace d'apprentissage libre et canalisé à la fois, dans lequel nous pouvons progressivement apprendre à agir dans la société.

[8] Jade Liguard, pour mediapart Live, « Quel imaginaire pour le changement climatique ? » interview de John Jordan. Lien : <https://www.mediapart.com/watch?v=ASjYpR6j8>

[10] Wulf Christoph, Gabriel Nicole, « Introduction. Rituels, Performativité et dynamique des pratiques sociales », Hermès, La Revue 3/2005 (n° 43), p. 9-20 <http://www.cairn.info/revue-hermes-la-revue-2005-3-page-9.htm>.

# MOTS CLÉS

## Apprentissage de la citoyenneté

**L'apprenant** : le jeune qui pour grandir, a besoin d'acquérir des compétences sociales et citoyennes. Il se trouve que certains adultes n'ont pas eu l'occasion de développer ces compétences. Si tous le jeune, comme l'adulte sont des apprenants, les moyens convoqués seront différentes.

**L'accompagnant** : acteur de l'environnement d'apprentissage qui canalise l'expérience de pratique de la citoyenneté. Il peut être le professeur de classe, l'animateur de maison de quartier, ou acteur de la scène politique. La société n'est pas réductible à un individu, elle ne peut être qualifiée d'« accompagnant ». Mais les accompagnants sont plus aptes à interroger la forme et la direction que prend la société.

**La société** : Elle a une forme et une direction mais sont conduites par des valeurs qui se développent et s'affirment sur un rythme plus lent qu'à l'échelle de l'individu. Actuellement, la société se mobilise plus rapidement qu'avant, cela est dû à des outils de diffusion massive, mais dépourvue d'outil d'argumentation et de décision (à quelques exceptions rares).

**Intérêt général** : Communément considéré comme ce qui l'affaire de tous, ce qui s'attache à la chose commune, comme les biens communs et les droits et devoirs. Mais l'intérêt général traverse aussi chaque individu comme étant la dimension « humaine » de chacun, celle qui nous permet d'entrer en empathie avec l'autre. La conscience collective chez l'individu le grandit et lui permet d'agir en vertu de l'intérêt général.

**Le pouvoir de constitution, la capacité de se constituer** : À partir des expériences de chacun, la capacité de se constituer est de définir ensemble les valeurs qui motiveront les interactions et le motif de telles règles ou structures. Il sera nécessaire de définir chaque contexte d'application.

### **Nos valeurs collectives :**

Elles sont la motivation de nos actions/interactions sociales. Nous les apprenons de manière explicite dès la jeunesse. Elles concernent les codes de civilité, le respect des biens communs et des droits de chacun (droit à la mobilité, droit à être respecté), le droit de faire valoir la primauté de l'intérêt général sur l'intérêt privé. Certaines sont si bien apprises qu'elles se ressentent

de manières instinctivement. Je ressens de la colère face à la désinvolture des passants qui polluent. Si l'émotion suscitée est spontanée, les actions en réponses demandent d'être exercées de nombreuses fois pour pouvoir les manifester. « Vous venez de faire tomber un papier, madame ». Je parle avec mes voisins pour entretenir une tranquillité de quartier. Avant même d'apprendre à répondre face à une valeur offensée, il faut d'abord pouvoir apprendre la valeur en question. Certains n'ont pas assimilé la valeur d'esprit de communauté. Aussi, certains environnements nous poussent à être motivés selon des intérêts privés. C'est le cas où nos actes sont anonymisés, nous sommes enclins à commettre des incivilités, même dans l'espace public. Liste non-exhaustive : égalité des sexes, la mobilité, la reconnaissance des pairs et des autorités, la laïcité, la cohésion familiale, le développement durable.

**Narration**, créer du sens à partir du désordre.

**Fiction**, immerger les esprits pour échapper au quotidien.

**Rituel**, répétition pratique des Somm individuels pour le corps collectif.

Selon Castel, il y a différentes typologies de citoyenneté :

**Citoyenneté sociale** : par l'éducation et l'accès à l'emploi.

**Citoyenneté politique** : avec l'âge, l'expérience, la sagesse.

**Citoyenneté civile** : droit lié au statut de l'individu.

José BENGOA[1], sociologue chilien, fait la distinction entre différentes manifestations de la démocratie :

**la démocratie «formelle»**, qui légitime les partis politiques, repose sur le droit de vote pour tous, la liberté d'expression et la division des pouvoirs.

**la démocratie «fondamentale»** fonde l'action de l'État sur la redistribution des richesses et donc l'égalité d'accès à l'éducation, la santé, la culture;

**la démocratie «substantielle»**, qu'investissent les mouvements sociaux, milite pour le partage équitable de la production sociale et le renforcement de la société civile.

[1] BENGOA José, « L'éducation pour les mouvements sociaux », dans Antipodes, L'action sociale, série Outils pédagogiques, Bruxelles, 1999.

### Émissions radiophoniques

Hervé Gardett, Malika Sorel-Sutter et Jean Paul Delevoye « Fractures françaises : Comment recoller les morceaux ? » Podcast *Du grain à moudre*, France Culture, 7 décembre 2015  
BOURMEAU Sylvain, « Théorie de la reconnaissance », in *La suite dans les idées*, Interview de Axel Honneth, France Culture.

### Articles

JOANNY Julien, « Quand les jeunes s'insèrent en s'engageant : Apprentissage par le faire et rapport au monde », *Revue internationale Ethnographie*, numéro 2, Mai 2013 <site : <http://riethno.org/numero-2/>>  
«La nation est un plébiscite de tous les jours», interview de Régis Debray [en ligne] <<http://le1hebdo.fr/numero/90/la-nation-est-un-plébiscite-de-tous-les-jours-1411.html>>  
ÉTIENNE Jacques. «Les droits de l'homme sont-ils d'inspiration individualiste ?» In: *Revue théologique de Louvain*, 29 année, fasc. 3, 1998. pp. 297-306. [en ligne] <[www.persee.fr/doc/thlou\\_0080-2654\\_1998\\_num\\_29\\_3\\_2958](http://www.persee.fr/doc/thlou_0080-2654_1998_num_29_3_2958)>  
CUIILLERAI Marie, « Le Tiers-espace : une pensée de l'émancipation ? », *Acta fabula*, vol. 11, n° 1, « Autour de l'oeuvre d'Homi K. Bhabha », Janvier 2010, [en ligne] <<http://www.fabula.org/acta/document5451.php>>  
POLÈRE Cédric, « Mixité sociale : Le design contact pour créer la confiance », *Millénaire3*, site web de prospective de l'action publique de la métropole de Lyon. 03/03/2015 [en ligne] <<http://www.millenaire3.com/interview/2015/mixite-sociale-le-design-contact-pour-creer-la-confiance>>  
WAGNER, T., KUHNDT, M., LAGOMARSINO, J. and MATTAR, H. « Listening to Sharing Economy Initiatives » 2015, *scp-Centre* [en ligne] <[http://www.scp-centre.org/fileadmin/content/files/6\\_Resources/1\\_Publications\\_pdfs/Listening\\_to\\_Sharing\\_Economy\\_Initiatives.pdf](http://www.scp-centre.org/fileadmin/content/files/6_Resources/1_Publications_pdfs/Listening_to_Sharing_Economy_Initiatives.pdf)>

### Ouvrages

CASTEL, *La discrimination négative Le déficit de citoyenneté des jeunes de banlieue*, éditions EHESS 2006  
DEBORD, Guy *Perspectives de modifications conscientes dans la vie quotidienne*, 1961,  
KOEBEL M., *Le recours à la jeunesse dans l'espace public local. Les conseils de jeunes en Alsace*, Thèse de doctorat 1997, université Strasbourg 2 Marc Bloch  
PAPANÉK Victor, *Design for real world*, Academy Chicago Publishers, 1971 p.291.

PENTLAND Sandy, *Social Physics, comment les bonnes idées se diffusent*, The Penguin Press 2014  
SENETT Richard, *The Corrosion of Character*, 1st Edition 1998  
EHRENBERG A., *La fatigue d'être soi. Dépression et société*, Paris, 1998  
NIETZSCHE Friedrich, *Ecce Homo*, 1908  
BHABHA Tomi, *Les lieux de la Culture, Théorie postcoloniale*, Payot, 2007  
DESCARTES *Méditations métaphysiques*, méditation II, Garnier, 1641  
SARTRE Jean-Paul, *L'Être et le Néant*, Gallimard, 1943  
HONNETH Axel, *La lutte pour la reconnaissance*, Éd. du Cerf, 16 février 2000  
MEAD, George Herbert *L'esprit, le soi et la société*, traduit de l'anglais par Jean Gazenneuve, Eugène Kaelin et Georges Thibault. Paris. PUF, 1963  
SPINOZA, *Éthique III*, 1677  
CSIKSZENTMIHALYI M. *Flow : the psychology of optimal experience*. Harper & Row. New York, New York, USA 1990  
RICŒUR Paul, *Soi-même comme un autre*, étude numéro 9, Seuil, 1990  
Arendt, H. (1972). *Du mensonge à la violence. Essais de politique contemporaine*, traduit de l'anglais par G. Durand, Paris, Calmann-Lévy.  
NEGRI Antonio, *Le Pouvoir constituant*, Paris, Puf, 1997.  
NEGRI Antonio et COCCO Giuseppe, *Global. Luttes et biopouvoir à l'heure de la mondialisation : le cas exemplaire de l'Amérique latine*, Paris, Éditions Amsterdam, 2007, 218 pages  
Pierre Rosanvallon, *La légitimité démocratique*, Paris, Seuil, Les livres du Nouveau Monde, 2008,  
CASTEL R., HAROCHE C., *Propriété privée, propriété sociale, propriété de soi. Entretiens sur la construction de l'individu moderne*, 2001, Fayard  
Nancy Huston, *L'espèce fabulatrice*, Actes Sud, 2008.  
RAFFIN Fabrice, *Friches industrielles*, Paris, L'Harmattan, 2007  
RIFKIN jeremy, *La nouvelle société du coût marginal zéro*, Les liens qui libèrent, 2014  
DE CERTEAU Michel, *Arts de faire, l'invention du quotidien 1. arts de faire*, Folio essais, Gallimard, 1980  
HEUTTE, J. *La part du collectif dans la motivation et son impact sur le bien-être comme médiateur de la réussite des étudiants : Complémentarités et contributions entre l'autodétermination, l'auto-efficacité et l'autotélisme* (Thèse de doctorat en Sciences de l'Éducation). Paris Ouest-Nanterre-La Défense.[en ligne] <<http://jean.heutte.free.fr/spip.php?article55>> 2011